

Un témoin.

Dans les temps affligeants que nous vivons, quand le monde en proie à des forces brutales, inconscientes, incontrôlables va à la dérive, quand toute résistance d'ordre spirituel paraît étouffée, il est réconfortant d'entendre tout d'un coup la voix d'un témoin qui se lève et qui dit aux hommes au nom d'une instance supérieure : « Jusqu'ici et pas plus loin ! »

Or ce témoin nous venons de l'entendre et il est venu, grâce à Dieu, justement là où nous étions en droit d'espérer sa venue.

Il ne s'agit pas d'un chef d'Etat siégeant autour d'un tapis vert à Londres ou à Genève. Il ne s'agit pas non plus d'un dirigeant de parti parlant au nom d'un front ou de quelque Internationale. Ces gens-là, qui travaillent toujours pour les masses et par les masses, sont, par leur situation même, condamnés à la politique des succès immédiats et quand ils n'ont pas la force pour eux, ils rêvent de compromissions et de moyens de fortune. Il ne s'agit pas non plus des prélats qui président aux destinées de l'Eglise catholique. Nous ne doutons certes pas de leur piété et de leurs bonnes intentions ; mais l'Eglise romaine a toujours suivi la méthode de la patience et des expédients diplomatiques. Là où elle rencontre des résistances trop fortes, elle plie et se réserve. Mais notre protestantisme, lui aussi, ne saurait-il que plier ? Aurait-il été en vain forgé par l'héroïsme intransigeant des Réformateurs et par quatre siècles de culture morale et religieuse à l'école de la Bible ? Et le jour de l'épreuve venu ne ferait-il plus entendre aucune virile « protestation » ? Voilà la question que nous nous posions avec inquiétude et à laquelle une réponse vient de nous être donnée.

Le protestantisme a été mis à l'épreuve en Allemagne. La vague hitlérienne emporte tout le peuple allemand dans un grand mouvement confus et passionné de patriotisme exaspéré. Son chef triomphant, qui a osé dire (nous l'avons entendu de sa bouche, à la radio) que l'Eglise ne saurait subsister sans le secours de l'Etat, a offert, de bonne foi évidemment, à l'Eglise évangélique allemande son appui en échange de sa collaboration. Sans doute la plus grande masse du peuple protestant allemand a-t-elle répondu avec empressement à cet appel :

son christianisme, tout pénétré de patriotisme germanique et tout enchevêtré avec l'idéologie qui a fait le succès des nazis, ne lui permettait pas de prendre une autre attitude. Sans doute encore beaucoup, même parmi les meilleurs des dirigeants et des fidèles, qui se sont sentis confusément embarrassés dans de cruels conflits d'idées et de devoirs, ont-ils aussi fini par céder, dans l'idée qu'ils ne devaient pas abandonner leur peuple. Mais, dans le désarroi général, Karl Barth a parlé et il a fait entendre la parole que nous avions besoin d'entendre.

Le théologien de Bonn, dont la doctrine, austère, jusqu'à l'inhumanité (comme celle de Calvin), qui groupe autour de lui les meilleures énergies du clergé allemand et surtout toute une cohorte de jeunes disciples, était lié par ses propres principes. Pour lui en effet l'Eglise n'a pas d'autre raison d'exister que d'être la porteuse du message divin révélé en Christ et fixé dans la parole de Dieu. L'Eglise est donnée par Dieu, soutenue par l'assistance miraculeuse de l'Esprit dans chacun de ses vrais serviteurs et l'homme, qui lui doit tout, ne lui apporte rien. Evidemment, si cette doctrine n'avait été qu'une œuvre de science, une construction intellectuelle, Karl Barth se serait tu. Tout lui conseillait la prudence. Mais elle exprime la vie spirituelle du théologien et son attitude devant Dieu, aussi cet homme n'a-t-il pas songé un instant à se renier lui-même en reniant sa foi, et, dans cette Allemagne où pour la moindre rénitence on s'expose à la destitution et à l'emprisonnement, il a jeté un « non » résolu en face de son peuple et de son gouvernement. Nous avons devant nous son manifeste paru il y a trois mois et intitulé : « Theologische Existenz heute » 1). En style non barthien cela veut dire à peu près : « Dans les circonstances du moment, sachons rester fidèles à la Vérité de toujours ».

On s'agite beaucoup autour de moi, dit-il à ses lecteurs ; partout du sein de l'Eglise troublée par des courants passionnés d'espérance et de crainte, on m'adresse des appels : « Dites-nous, vous qui êtes une autorité, dites-nous ce que nous devons penser et faire ». Mais, répond-il, ai-je vraiment besoin de prendre la parole ? Ce que je pense, ce que j'ai à dire, c'est ce que j'ai toujours dit et ce que je continue à enseigner dans mes cours. « Ainsi,

1) Munich, Chr. Kaiser Verlag.

1881 2874

j'imagine, se poursuit sans doute à Maria Laach, le couvent bénédictin proche d'ici, le chant des heures sans interruption ni diversion, même sous le « Troisième Reich » et j'estime que ce faisant, je prends moi aussi position vis-à-vis de la question ecclésiastique et, indirectement, de la question politique ».

Tout d'un coup on s'est avisé que l'Eglise avait besoin d'une vaste réorganisation qui devait être une profonde réforme en même temps, et qu'il fallait à tout prix à la tête de cette Eglise, pour la mener sur le droit chemin un évêque d'empire, « authentiquement crossé ». « Nous nous demandons, écrit Barth, si cette décision d'agir est issue de l'Eglise elle-même ; nous voulons dire de la Parole de Dieu parlant à l'Eglise. N'était-ce pas plutôt une décision d'origine extérieure, résultant de considérations politiques et par conséquent, bien que prise dans l'Eglise et par l'Eglise, une décision étrangère à la nature même de l'Eglise, » et partant de là il démontre avec une dialectique incisive et presque cruelle, dans quels embarras, dans quelles inconséquences, dans quelles peu glorieuses aventures on s'est jeté tête baissée en laissant étourdiment l'Eglise être envahie par la politique et par les passions du jour.

Quant aux « Chrétiens Allemands » les initiateurs responsables de tout le mouvement et les triomphateurs du jour, le professeur de Bonn ne leur envoie pas dire ce qu'il pense de leur nazisme affublé d'oripeaux chrétiens : « Ma réponse est simple : Je dis un « non » absolu et sans réserve à l'esprit et à la lettre de cette doctrine. Je suis d'avis que cette doctrine n'a aucun droit de cité dans l'Eglise évangélique ; que cela serait la fin de l'Eglise si elle venait à l'emporter ; qu'il vaut mieux, pour l'Eglise se voir réduite aux proportions d'un groupement minuscule et retourner aux catacombes que d'abandonner la lutte avec une telle doctrine ».

Plus loin il insiste encore : « Il ne sera probablement pas possible de conserver l'union avec une Eglise qui serait tombée, de quelque manière que ce soit, entre les mains de Müller et des Chrétiens Allemands... Il faudra faire acte de résistance... Il faudra tirer les conséquences dernières ». Mais en disant cela Barth n'entend pas qu'il suffise de sauvegarder l'indépendance de l'Eglise. L'autonomie de l'institution ecclésiastique ne l'intéresse nullement si elle doit laisser dans le sein de l'Eglise libre cours à toutes les inventions de la pensée religieuse humaine. Si l'Eglise veut être libre vis-à-vis du dehors, c'est afin de pouvoir servir au-dedans la seule Vérité à laquelle elle est liée. Elle est esclave de la Parole et notre auteur termine sur des pages d'un lyrisme contenu où il célèbre la beauté de cette Eglise véritable, fidèle messagère, indifférente à la gloire et au mépris et, à travers toutes les vicissitudes de l'histoire, éternellement vivante et triomphante par la vertu de Dieu.

L'ordre humain peut être bouleversé, les choses que nous avons considérées comme nos biens les plus précieux peuvent aller à vau-l'eau « Qu'importe ? La Parole de notre Dieu demeure éternellement. Voilà pourquoi elle reste vraie et indispensable à chacune de nos journées qui s'écoulent vers l'éternité. Voilà aussi pourquoi l'Eglise et la théologie doivent incessamment veiller, même dans l'Etat totalitaire, sans accepter aucun moratoire, ni aucune assimilation à ce qui est d'un autre ordre... Elles sont les ministres de cette Parole auprès du peuple. Aussi constituent-elles une limite devant laquelle les droits de l'Etat s'arrêtent ».

Nous aurons peut-être une fois le devoir de considérer ici la pensée de Barth à un point de vue critique. Il y a dans cette théologie des facteurs qui nous paraissent manifestement faux et dangereux. Mais ici nous n'en voulons retenir que le fond religieux. C'est ce fond religieux qui donne à cette voix un accent d'autorité souveraine et qui éveille dans nos cœurs un profond retentissement. Barth, il faut le dire, est prophète avant d'être théologien si l'on veut donner aux mots leur véritable sens. Et c'est devant le prophète que nous nous inclinons, admirant son courage et remerciant Dieu de s'être donné un témoin.

Alb. SECHEHAYE.

* * *

P.-S. Nous venions d'achever ces lignes quand la *Semaine Religieuse* nous a apporté les échos d'une lettre adressée par le nouvel évêque d'Empire Ludwig Müller aux Eglises du mouvement oecuménique : L'Eglise Evangélique Allemande est fondée sur le seul Evangile de Jésus-Christ et c'est de lui qu'elle tient ses pouvoirs. Elle considère comme sa tâche essentielle de porter la parole divine dans les masses qui en sont éloignées et elle va y consacrer tous ses efforts. Au-delà des frontières elle maintiendra les liens spirituels avec les Eglises chrétiennes de l'étranger. L'Eglise Evangélique allemande, fondée sur l'Evangile, a conscience d'être un membre de la « Sainte Eglise Universelle », etc.

Il faudrait ne rien savoir des choses religieuses et ecclésiastiques pour ignorer qu'il est facile de donner à une Eglise une charte écrite et une organisation impeccables au point de vue des principes. Surtout à notre époque où la mode est à l'orthodoxie et où l'on se retranche derrière les canons fixés par les Réformateurs. Mais ce n'est pas cela qui fait une Eglise.

Oui, Monseigneur, votre déclaration est excellente et très sympathique et nous voudrions de tout cœur pouvoir vous suivre, car, nous aussi, nous souffrons des misères de l'Eglise chrétienne et nous voulons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour travailler dans la charité et la compréhension à son unité spirituelle. Mais il y a un mot dans votre lettre qui détonne et ce mot, c'est le dernier, c'est votre signature.

Voulez-vous quelques truismes ? Nous avons tous appris à l'école que si *A* égale *B* et que *A* soit en même temps égal à *C*, il s'ensuit que *B* doit être aussi égal à *C*. Or nous savons qu'un évêque est dans l'Eglise l'homme de confiance de Jésus-Christ et met toute sa confiance en Lui. Nous savons aussi que vous êtes l'homme de confiance de Monsieur Hitler qui vous a porté à cette haute charge et que vous comptez sur son appui. Mais qui nous persuadera que le chef du Troisième Empire puisse devenir l'homme de confiance du Chef de l'Eglise et que votre chancelier soit tout prêt à mettre sa confiance en Jésus-Christ et en Jésus-Christ seul ?

Alb. S.